

[Imprimer] | [Fermer la fenêtre]

Dès que tu meurs, appelle-moi de

Brigitte Paulino-Neto

Paru le : 7 Octobre 2010

ISBN : 978-2-07-013044-3

Nb de pages : 210

Prix : 18.90 euros

Extrait :

Le papier à en-tête d'António de Sousa Amen indiquait : « Épicerie-café-restaurant-chambres à louer, rue Louis Pasteur à Grand-Quevilly-Seine inférieure ». Comme il possédait deux voitures, il lui arrivait aussi de conduire des clients en excursion jusqu'à Lisieux. Un grelot sonnait l'entrée côté épicerie. Mais personne n'accourrait. L'établissement restait désert pendant cinq bonnes minutes : disons le temps de se déganter, souffler, s'éventer d'un mouchoir et, si vous n'y étiez jamais venu, d'inventorier dans la demi-pénombre le genre de marchandise rangé sur les étagères, dans les pots, les barriques, les tiroirs étiquetés... Vous en étiez là de cette inspection forcée – une pointe de contrariété en vrille au dos de votre patience – lorsqu'en un lieu pareil, si peu approprié à la manifestation de ces choses, l'éclat d'une lueur d'acier, d'une rectitude semblable à celle qui darde et troue le ciel des images pieuses, vous guidait maintenant, votre curiosité appâtée par cette source, ce flot brut de blancheur doux et ferme à la fois vous menant pas à pas, quasi par le bout du nez vers la fenêtre surnaturelle de ce magasin donnant sur cour. Avant que le commerçant n'arrive, vous aviez le temps d'apercevoir par cette fenêtre latérale deux toutes petites filles jouant, un sol crasseux, des murs décrépits. Deux toutes petites filles entre lesquelles, tête et queue basse, déambulait un chien-loup comme si c'était la seule nourrice qu'on eût trouvée à ces gamines. Deux petites filles dont, semblait-il, l'une irradiait tandis que, depuis l'arrière-boutique, se rapprochait maintenant un couinement de semelles attestant que, même tanné, le cuir reste chose animale. De la plus jeune selon toute apparence, quoique les deux laissées sans soin, émanait une brillance dont vous cherchiez en vain la cause, avant d'admettre que cette petite était un soleil : nul autre scintillement, hors son aura personnelle, ne jetait son rai de feu vers l'intérieur glauque du commerce. À ce moment surgissait António de Sousa Amen. Tout l'éclairage du magasin actionné d'un coup, du plafonnier aux opalines. Gilet boutonné haut par-dessus la chemise impeccable, il contournait le comptoir pour venir au-devant de votre sidération. Et de ce qui se laissait voir par cette fenêtre, jusqu'à ce qui demeurerait palpable en vous d'inquiétude et d'interrogation, il allait avec calme, de l'un à l'autre avec pondération. Il allait sans se précipiter, de la contemplation des deux enfants veillés par le molosse jusqu'à la contemplation de vous interdit. Posément, il laissait fermenter en vous le moisi de ce qu'on s'imagine sans rien savoir, avant que, paupières lourdes, d'un fourbe ou d'un sage détaché de ces contingences, António de Sousa Amen ne livrât comme à un ami, un proche, l'un de ceux à qui l'on dit l'essentiel, que la charge de ces deux petites filles (pause), dont il était le père (soupir), lui avait été confiée par un jugement de tribunal (silence). Lentement alors ses paupières s'abaissaient comme un store.

[Imprimer] | [Fermer la fenêtre]